

ET LE SUICICE

à la violence contre soi

son existence, et la déliquescence de toute forme du plaisir et d'envie de se mettre sur les rails de la routine sociale, d'autre part. En conséquence, on pénètre de plain-pied dans un duel serré entre soi-même et l'angoisse. C'est presque la logique freudienne qui

tion pour culminer en fin de compte sur le suicide à tout prix. Cette volonté inébranlable de sauter sur la première occasion qui se présente pour se donner la mort est, dans le cas de l'Algérien, un geste suicidaire imprévisible et anarchique. Cela dit, il est loin du proto-

tique. C'est comme si le vent de la mort apaise et soulage par ses effluves la souffrance et le chapelet de malheurs dont l'individu ressent les effets. La défénestration symbolise à son tour un exutoire pour les désirs, une issue pour les fantasmes et une fenêtre pour les rêves écroués dans le subconscient le plus profond de l'être. C'est pourquoi, «l'individu suicidant» regrette si souvent juste après son réveil l'échec de sa tentative du saut vers le néant.

Il n'est nullement insignifiant d'ajouter en ce contexte que cette grave expérience est souvent alimentée par des discours mythiques et des scénarios fantasmatiques qui augmentent chez le sujet le sentiment du contrôle de ses émotions et notamment de sa culpabilité. Ceci est particulièrement renforcé par le recours aux médiums, amulettes, et sorcellerie. C'est le cas

santé, il me reste rien... J'ai vu beaucoup de *talebs* et de guérisseurs pour trouver une solution à mon problème... J'ai pas de chance dans cette vie injuste, je pars ailleurs, car là-bas, on est tous égaux devant Dieu.» Abdelkader a pris le risque de franchir le Rubicon en quittant cette existence malsaine qui ne lui disait rien. Avec beaucoup de détermination et autant de conviction, il ne lui manque que le dernier pas. Mais est-ce possible quand juste à ses parages des «fetwas» tonitruantes le vouent aux gémonies et lui prédisent les flammes de l'enfer comme punition à son autisme face à la religion. Mais par-delà ce constat, pourquoi ces gardiens des mœurs et des habitudes ne se penchent-ils pas avec objectivité sur ce phénomène qui ravage notre jeunesse. Loin s'en faut, le rationalisme qui structure les sociétés occidentales est jeté

En effet, on trouve à l'origine de tout processus suicidaire la notion du désespoir. Celui-ci est la résultante logique d'une évaluation faite par le sujet aussi bien entre ses ressources matérielles et/ou psychologiques que ses meilleures aspirations existentielles.

oppose sur un terrain hypothético-scientifique «le ça» au «surmoi» qui se répète ici entre à la fois l'angoisse et l'être humain qui en fait l'expérience. Chemin faisant, ce processus s'épuise de lui-même et arrive à son terminus paroxystique.

C'est en quelque sorte la fatigue d'être soi qui pousse à un refoulement implicite de l'angoisse. Celle-ci est si déterminée, si silencieuse que l'individu en ressent ses effets dévastateurs. Il brûle à petit feu à l'intérieur de lui-même et les flammes qui le dévorent essaient de percer son âme et d'infester son cerveau d'idées pyromanes. Sa relation avec son corps, tendue à l'extrême en fin de ce processus, le jette sur des réflexions macabres allant de l'envie de pendaison, à celle de défénestration tout en passant par l'immola-

type structuré et bien schématisé du processus suicidaire classique que connaissent les sociétés occidentales industrialisées. En ce sens, ce geste non planifié et de surcroit «anarchique» résulte d'une tension interne non exprimée par aucun dialogue. En plus, elle est flottante ou pendante, saurait-on dire, au demeurant.

Il n'est en aucun cas inutile de faire le parallèle entre cette angoisse taraudante qui étouffe l'esprit et la pendaison comme moyen inéluctable de s'exiler de soi (oppression intérieure équivaldrait à exil extérieur).

La corde avec laquelle il s'entoure le cou instaure «un no man's land» et s'auto-institue en indétrônable intermédiaire dans la négociation avec la tension extérieure. A vrai dire, le passage à l'acte suicidaire a une fonction cathar-

Les évènements tragiques de la Kabylie en 2001 en sont une parfaite illustration. Cette région névralgique de notre pays s'est transformée en un théâtre tout aussi de désolation que de déshumanisation des consciences. Ce qui a suscité les sentiments de mépris et d'humiliation parmi les citoyens.

d'Abdelkader, cet Algérois de 45 ans. Extrêmement désabusé qu'il fut, il aurait fait une tentative du suicide par défénestration en 2008. «J'ai connu toutes les formes de la souffrance, j'ai perdu mon boulot, ma famille et ma

en pâture aux chants de sirènes religieuses, somme toute moralisateurs. La vie de toujours a été et est le plus souvent éclipsée par le parfum du... paradis.

C. S.

Hommage à la population blidéenne

En cette période de commémoration du 50^e anniversaire de l'indépendance algérienne, je souhaite apporter un témoignage qui me tient à cœur depuis de nombreuses années.

Plus qu'un témoignage, c'est un hommage que je veux rendre à la population blidéenne qui, un jour d'avril 1962, s'est mobilisée pour soustraire un petit groupe d'élèves, pensionnaires du lycée de jeunes filles de Blida, du danger auquel elles étaient exposées du fait d'une importante manifestation d'ultras OAS qui se tenait ce jour-là dans l'enceinte même du lycée.

C'était la première semaine du mois d'avril 1962 ; nous venions de reprendre après les vacances de printemps, vacances au cours desquelles les Accords d'Evian avaient été conclus et le cessez-le-feu proclamé.

La matinée s'annonçait normale pour nous, les élèves «musulmanes», comme l'on nous dénommait alors pour nous distinguer de la grande majorité des autres lycéennes françaises.

Toutefois, au moment de rejoindre nos salles de cours, grande fut notre surprise de découvrir qu'une gigantesque manifestation était organisée dans la cour même du lycée, avec l'arrivée massive de personnes étrangères à l'établissement, des jeunes hommes du lycée de garçons mais surtout des

hommes et des femmes adultes. Se sont jointes à cette manifestation nos propres «camarades» élèves françaises. Tous hurlaient des slogans hostiles au FLN, à de Gaulle et à nous-mêmes (insultes, crachats, etc.).

Les élèves musulmanes externes ont dû rebrousser chemin et sans doute ont-elles informé leur famille. De notre côté, nous nous sommes retrouvées, environ une trentaine d'internes musulmanes, complètement isolées et retranchées à l'intérieur du bâtiment, sous la protection des seuls Algériens employés au lycée, à savoir messieurs Hadji, Laras et Reguieg. Pour nous tenir le plus éloignées possible du danger, ils nous avaient conseillé de rester dans l'arrière-cour où se trouvaient les cuisines, le cuisinier lui-même étant algérien. La tension montait, les cris de plus en plus exaltés et hystériques nous parvenaient de la cour principale où avait lieu la manifestation. Nous étions très inquiètes, et le cuisinier nous rassurait du mieux qu'il pouvait.

En fin de matinée, l'une d'entre nous, Yamina M., a «enfreint» la règle et s'est rendue dans la salle d'étude prendre quelque chose dans son casier. Elle s'est trouvée nez-à-nez avec un monsieur blond, de type européen, qui lui a demandé : «Où sont les autres ?» Devant le silence de Yamina, le monsieur lui a montré un petit badge repré-

sentant le drapeau algérien et lui a dit : «Je suis de l'ALN.» Rassurée, Yamina l'a conduit dans l'arrière-cour. Ce monsieur nous a comptées et a noté nos différents lieux de provenance. Nous venions, en effet, de lieux aussi divers qu'éloignés tels Laghouat, Djelfa, Ksar-El-Boukhari, Berrouaghia, El-Asnam, Gouraya, Marengo, Cherchell, Ameur-El-Aïin, El-Affroun, Douaouda, etc. (j'en oublie certainement !).

Moins d'une heure plus tard, tout un cortège de voitures — autant de voitures que de destinations !! — s'est garé à l'arrière du lycée et nous avons été extraites de ce lieu qui était devenu extrêmement dangereux pour nous.

La secrétaire de direction — ayant remarqué ce qui se passait dans l'arrière-cour — a sommé le monsieur qui organisait cette évacuation de nous laisser ou d'aller en informer la directrice, car il n'était pas notre «correspondant» et donc, selon la réglementation, non autorisé à nous faire quitter l'internat. Elle a même osé invoquer des raisons de sécurité pour les internes que nous étions. Le monsieur lui a répondu : «Et comment Madame la Directrice a-t-elle assuré la sécurité de ces élèves ?» La secrétaire a insisté et lui a demandé : «Mais dites-moi au moins qui vous êtes ?» Il a répondu : «Vous direz à la directrice que ces élèves sont désormais sous la protection de l'ALN.»

Par Nadia Foudil

Le cortège a d'abord été dirigé vers une maison de la «Cité musulmane» où nous avons reçu une collation (pain, fromage, fruits, limonade). Puis nous avons pris la route pour nous rendre dans nos villes et villages respectifs.

Je n'avais alors que 13 ans, mais je pense aujourd'hui que cet épisode ne doit pas rester confiné dans la mémoire des personnes qui l'ont vécu. En effet, il illustre le niveau d'engagement et de solidarité de toute une population qui s'est spontanément portée au secours d'adolescentes en danger, en mettant ses propres moyens à disposition (voitures, nourriture et surtout réconfort moral). Je voudrais rendre ici un vibrant hommage à la population blidéenne. Je pense notamment à Messieurs Hadji, Reguieg, Laras et au cuisinier (dont j'ai oublié le nom) et surtout à tous ces conducteurs anonymes qui n'ont pas hésité à prendre des risques pour effectuer de longs trajets et nous ramener saines et sauvées à la maison.

Sans doute la plupart des intervenants sont-ils aujourd'hui disparus. Si parmi ces sauveteurs ou leurs descendants certains se souviennent encore de cet épisode, qu'ils trouvent ici l'expression de ma profonde gratitude et de mon respect.

N. F.